

Dr G. CONTENAU
CONSERVATEUR AU MUSÉE DU LOUVRE

LA CIVILISATION PHÉNICIENNE

Édition de 1928
complétée par un chapitre annexe
(1939)

PAYOT, PARIS

LA CIVILISATION PHÉNICIENNE

DU MÊME AUTEUR

La déesse nue babylonienne. — Etude d'iconographie comparée. Paris (Geuthner), 1914.

Contribution à l'histoire économique d'Umma (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, Section historique et philologique). Paris (Champion), 1915.

Umma sous la dynastie d'Ur. Paris (Geuthner), 1916.

Trente tablettes cappadociennes. Paris (Geuthner), 1919.

Musée du Louvre. — Textes cunéiformes. — Tablettes cappadociennes. Paris (Geuthner), 1920.

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — Mission archéologique à Sidon (1914). Paris (Geuthner), 1921.

La civilisation assyro-babylonienne. Paris (Payot), 1921.

La Glyptique syro-hittite. Paris (Geuthner), 1922.

Eléments de Bibliographie hittite. Paris (Geuthner), 1922.

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Haut-Commissariat de la République française en Syrie et au Liban. — Deuxième mission archéologique à Sidon (1920). Paris (Geuthner), 1924.

Musée du Louvre. — Textes cunéiformes. — Contrats et Lettres d'Assyrie et de Babylonie. Paris (Geuthner), 1926.

Manuel d'Archéologie orientale. I. Paris (A. Picard), 1927.

L'art de l'Asie occidentale ancienne. Paris (Van Oest), 1928.



La « Dame d'Elché » (Cliché Giraudon).

Dr G. CONTENAU

CONSERVATEUR ADJOINT AU DÉPARTEMENT DES ANTIQUITÉS ORIENTALES
DU MUSÉE DU LOUVRE

LA CIVILISATION PHÉNICIENNE

avec 137 illustrations



PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1928

Premier tirage mars 1926.
Deuxième tirage avril 1928.





Fig. 1. Château de Saïda.

AVANT-PROPOS

Il n'existe actuellement pas, en France, d'ouvrage d'ensemble sur les Phéniciens, et ceux qui ont été publiés à l'étranger sont déjà un peu anciens. Les fouilles archéologiques exécutées par la France en Syrie durant ces dernières années, et dont certaines se poursuivent en ce moment, ont, sur bien des points, apporté une contribution nouvelle à notre connaissance de l'ancienne Phénicie.

Nombre de problèmes que l'on croyait résolus ou près de l'être (origine de l'alphabet, la religion, l'art, la race), se trouvent posés à nouveau par les récentes découvertes.

J'ai tenté d'apporter ici la mise au point de ces diverses questions sans me dissimuler que cette esquisse de la civilisation phénicienne ne tardera pas à être dépassée par le résultat de nouvelles recherches.

Nous étudierons tour à tour la géographie et l'histoire de la Phénicie, la religion qui est à la base de toute société antique, l'art qui est subordonné en grande partie à la religion. Nous exposerons ce que nous savons de la navigation et du commerce phéniciens. Les notions linguistiques nous amèneront à discuter les diverses théories de l'origine de l'alphabet. C'est seulement lorsque nous serons en possession de ces données que nous aborderons le problème de la race, de l'origine de la civilisation en Phénicie, et du rôle véritable des Phéniciens dans l'évolution de l'humanité.

Il m'a paru impossible de traiter de la civilisation phénicienne sans décrire, au moins brièvement, celle de Carthage, à laquelle la rattachent tant de liens. Par contre, j'ai dû me borner à ne mentionner qu'incidemment la multitude des colonies ou des comptoirs phéniciens dispersés à travers le monde antique.

Un index et une bibliographie complètent ce volume.

La bibliographie ne prétend qu'à signaler l'indispensable, par quoi des recherches plus complètes pourront être effectuées. Une bibliographie totale de la Phénicie exigerait plusieurs volumes.

Les dessins au trait, exécutés d'après les monuments ou leurs reproductions, sont dus à Mlle J. Evrard. Nombre de dessins ou de photographies ont paru dans les comptes rendus des récentes missions en Phénicie, éditées chez Mr. P. Geuthner. Je le remercie, ainsi que les auteurs de ces divers travaux, d'en avoir autorisé la reproduction. Je remercie aussi M. Virolleaud à qui je dois plusieurs clichés du Service des Antiquités de Syrie, MM. Ford et Ch. Sursock qui m'ont communiqué des photographies d'objets de leur collection.



Fig. 2. Cylindre-sceau de style égyptien archaïque (Clichés des archives photographiques d'art et d'histoire).

CHAPITRE PREMIER

SOURCES DE CETTE ÉTUDE
GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

Les documents et les publications. — Jusqu'au milieu du siècle dernier, nous ne connaissions la Phénicie qu'à travers le témoignage des auteurs grecs et latins. L'Histoire d'Hérodote (480-425 av. J.-C.), celle de Diodore de Sicile, (1er s. av. J.-C.), la Géographie de Strabon (né vers 50 av. J.-C.), l'Histoire de Flavius Josèphe (1er s. de notre ère), et, pour la religion, le célèbre Sanchoniathon que nous étudierons, sont les sources auxquelles nous revenons

toujours. Mais ce sont surtout les poèmes homériques qui ont contribué à fixer l'aspect traditionnel de la civilisation phénicienne. Lorsque l'Iliade et l'Odyssée furent composées, la Phénicie était en pleine prospérité ; son commerce rayonnait au loin sur les mers et il est assez naturel que les Grecs, n'ayant affaire qu'aux Phéniciens, aient mal discerné leur puissance créatrice de leur puissance commerciale. Toute la Grèce d'alors dut beaucoup aux Phéniciens, et M. V. Bérard dans une suite d'ouvrages du plus haut intérêt, a montré en quoi la Grèce avait été leur tributaire.

Notre étude est maintenant plus directe, mais ne va pas sans difficultés.

Les documents de première main, ceux qui dateraient de l'époque même que l'on étudie, font absolument défaut jusqu'ici, pour les hautes périodes de l'histoire de la Phénicie. Pour le milieu du deuxième millénaire, nous avons les lettres de Tell-el-Amarna dont nous parlerons plus loin, puis pour le premier millénaire : la Bible, les textes des Assyriens et des Egyptiens qui furent en rapports incessants avec la Phénicie, et les quelques inscriptions phéniciennes qui proviennent des fouilles.

Il nous faut donc interroger les monuments, les objets divers que nous ont transmis les fouilles ; ils nous permettent de mieux comprendre les anciens ; si courtes que soient les inscriptions, leur explication projette souvent un jour inattendu sur les usages et les mœurs. Il subsistera encore de grosses lacunes dans notre savoir ; les découvertes futures les combleront sans doute, mais il est possible qu'elles rectifient maintes fois nos conclusions actuelles ; en tout cas la comparaison avec les autres civilisations de l'Asie occidentale ancienne, qui sont de jour en jour mieux connues, demeure des plus fructueuses.

L'accès des inscriptions phéniciennes est rendu facile

par la publication dite : *Corpus Inscriptionum Semiticarum.*

L'idée de ce grand ouvrage est due à E. Renan et le savant orientaliste en était assez fier. Dans un tiroir où il entassait des notes et des pensées écrites sur des feuilles volantes, on trouva après sa mort celle-ci : « De tout ce que j'ai fait, c'est le Corpus que j'aime le mieux ». Recueillir dans une publication tenue à jour les inscriptions sémitiques qu'on découvrait sans cesse plus nombreuses ; en donner le fac-similé, la transcription, la traduction et le commentaire, telle fut la pensée de l'œuvre. Renan proposa son plan à l'Académie des Inscriptions qui l'accepta et préside depuis lors à la publication de cet ouvrage. En 1880 le premier fascicule paraissait. Pendant vingt-cinq ans Renan se consacra à la partie traitant des inscriptions phéniciennes, dont dix-neuf fascicules et atlas de planches ont aujourd'hui paru. Une publication annexe : le *Répertoire des Inscriptions Sémitiques*, met au point et classe les textes nouveaux en attendant que le Corpus puisse les éditer de façon définitive.

C'est au XVIIe siècle qu'on entreprit vraiment l'étude de la Phénicie en Europe ; jusque-là, nous ne possédons sur le pays que des renseignements épars dans des récits de pèlerins (l'Anonyme de Bordeaux entre autres, en 333) ; un travail de J. Scaliger (1540-1609), où l'auteur s'intéresse surtout à la Chronologie, et celui de J. Selden *De Diis Syriis* (1617), répertoire utile de tout ce qui concernait les divinités de Phénicie, mais où il y a peu d'esprit critique. Selden mettait sur le même plan les informations de première et de seconde main, confondant les dieux grecs et les dieux étrangers et tendant à trouver une explication allégorique à chaque fable.

Le premier auteur qui posa vraiment les préliminaires d'une étude critique des civilisations anciennes fut Samuel

Bochart, de Caen (1599-1667), savant assez estimé de son temps pour que Christine de Suède le fît venir à sa Cour ainsi que son disciple Daniel Huet (1630-1721), évêque d'Avranches. Dans son ouvrage : *Géographie Sacrée, Phaleg et Canaan* (1646), il exposa des opinions dont certaines ont cours encore aujourd'hui. C'est ainsi qu'il reconnut dans le X^e Chapitre de la Genèse non pas une vague généalogie, mais une véritable classification des peuples. Sem, Cham et Japhet sont des collectivités, des races comme on a dit depuis. Encore maintenant nous acceptons la division des peuples en Sémites, Chamites et Japhétites (terme que remplace celui d'Indo-Européens).

Le tort de Bochart fut d'admettre l'hébreu comme langue primitive, de s'efforcer de tout ramener au sémitique et de multiplier pour cela des étymologies plus que hasardées.

Parmi les études de linguistique proprement dites, nous devons citer celles de l'abbé J.-J. Barthélemy et J. Swinton dont nous apprécierons l'œuvre au chapitre consacré à la langue phénicienne. Ces travaux furent suivis de ceux de W. Gesenius, de Hall (1785-1842), dont le dictionnaire hébreu fait encore autorité. Il eut le mérite de recueillir le plus possible de documents originaux pour donner une base solide à ses recherches[1].

Parallèlement, d'autres savants étudiaient la religion phénicienne : Sainte-Croix[2] (1746-1809), Munter[3], et surtout F.-G. Movers, professeur à Breslau (1806-1856), dont l'œuvre[4] eut un grand retentissement. Une partie de son travail garde encore toute sa valeur, celle où il a réuni les témoignages des auteurs anciens ; c'est un répertoire auquel on peut avoir recours lorsqu'il s'agit de consulter les sources. L'autre, qui traite de la religion,

[1] *Scripturæ*, etc.
[2] *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme* (2^e éd. 1817).
[3] *La religion de Carthage.*
[4] *Die Phönizier.*

est aujourd'hui inutilisable. Movers y pose ce principe trop absolu que, partout, l'antiquité préclassique est sémitique, et s'efforce de tout ramener au sémitisme. D'ailleurs lui-même sentit ce que sa théorie avait d'excessif ; dans l'Encyclopédie allemande, il écrivit l'article Phönizier destiné à remplacer la première partie de son ouvrage.

A partir de ce moment nous entrons dans la période vraiment féconde de l'étude de la civilisation phénicienne.

Nombre de professeurs de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth ont contribué à notre connaissance de la Phénicie, tels le P. S. Ronzevalle et le P. Jalabert dont les travaux ont été publiés dans le périodique de l'Université.

Les fouilles. — Leur rôle dans notre connaissance de la civilisation phénicienne est capital, et la France peut réclamer la plus grande part dans l'exploitation archéologique de la côte syrienne.

La découverte qui marque le point de départ d'un renouveau dans les études phéniciennes est celle du tombeau d'Eshmunazar[1] qui eut lieu en 1856. Au sud de la ville de Saïda, l'ancienne Sidon (fig. 4), à la croisée de deux chemins qui mènent vers la campagne, se dressait un petit monticule. Un jour un paysan remarqua un éboulement de l'angle de ce tertre ; s'en étant approché il aperçut à fleur de sol un tombeau mis à nu par la chute des terres. Ce sarcophage, du type de la boîte à momie égyptienne, de pierre noire, portait sur son couvercle une inscription phénicienne de vingt-deux lignes, la plus longue de toutes celles qu'on avait alors, et la première qu'on eût trouvée jusqu'ici en Phénicie propre ; les autres provenaient d'anciennes colonies phéniciennes. La traduction de cette inscription apprit qu'on se trouvait en présence de la tombe d'un

[1] Dans les noms phéniciens, l'*u* se prononce *ou* ; Eshmounazar.

roi de Sidon. L'épitaphe qui mentionnait les titres et la descendance du monarque se terminait par les malédictions habituelles à l'antiquité contre ceux qui profaneraient la sépulture. Le sarcophage d'Eshmunazar est conservé au Musée du Louvre.

Une telle découverte ne manqua pas d'exciter la curiosité du monde savant. Le monument était d'ailleurs propice aux études archéologiques. La France depuis le déchiffrement de l'Egyptien par Champollion, au début du XIXe siècle, s'intéressait aux civilisations anciennes. Les découvertes de Botta à Khorsabad près de Mossoul, en 1842, véritable point de départ de l'Assyriologie, avaient préparé les esprits à ces recherches.

Une pléiade de voyageurs, les Vogüé, les Laborde, les Saulcy avaient fait mieux connaître les sites de Syrie et de Palestine. Une exploration scientifique de la Phénicie s'imposait ; justement en 1860, la France fut amenée à intervenir en Syrie.

Les Druses venaient de procéder à d'horribles massacres de chrétiens dans le Liban et dans les villes de la côte, et la Turquie n'avait rien tenté pour rétablir l'ordre. La France organisa une expédition militaire pour secourir les chrétiens, de longue date ses protégés naturels ; suivant la tradition instituée par la campagne d'Egypte, une mission scientifique fut jointe à l'expédition militaire et E. Renan, que ses travaux antérieurs sur les antiquités sémitiques désignaient tout spécialement, fut chargé de pratiquer des fouilles archéologiques en différents points de l'ancienne Phénicie. Il fut assuré du concours de la main-d'œuvre militaire, et put envisager un plan d'investigations qui comprendrait toute la côte. Il débarquait à Beyrouth fin octobre 1860 et rencontra soit sur place, soit dans le corps expéditionnaire, l'aide d'hommes éminents et dévoués. Le général de Beaufort décida qu'une compagnie serait

attachée à chacune des fouilles qu'il voudrait entreprendre. Les plans et les dessins des monuments furent exécutés par des professionnels.

Renan eut donc la possibilité de créer des chantiers dont l'activité serait simultanée, tandis que son rôle se bornerait à inspirer les fouilles et à en interpréter les découvertes. Les déplacements que Renan devait être obligé d'effectuer du nord au sud de la côte syrienne lui furent facilités par le Commandant de la station, M. de la Grandière, qui mit un vapeur à sa disposition.

Cette méthode de travail ne pouvait manquer d'être couronnée de succès vu la qualité des éléments qui concouraient à sa réalisation.

Renan organisa donc des chantiers sur les quatre principaux centres de la civilisation phénicienne, c'est-à-dire du nord au sud : 1° à Ruad (Aradus), Tortose (Antaradus), et Amrit (Marathus) ; 2° à Djebail (Byblos) ; 3° à Saïda (Sidon) ; 4° à Sour (Tyr). Le Journal des fouilles de la mission nous montre le savant orientaliste se transportant d'un point à un autre pour la mise en train des travaux. Parmi ses collaborateurs, Renan cite Lockroy, l'architecte Thobois (campagne de Tyr), le capitaine de Lubriat et le lieutenant Sacreste (à Djebail), le Dr Gaillardot à Saïda.

Renan a loyalement reconnu, lorsqu'il a publié le résultat de ses travaux[1], la part qui revenait à ses collaborateurs, notamment à Gaillardot. Ce dernier dirigea complètement les chantiers de Saïda, comme on le voit par son journal de fouilles inséré dans la *Mission*.

Il serait profondément injuste d'apprécier l'œuvre de Renan en Phénicie d'après nos conceptions modernes. L'observation des couches de terrain formées par les débris accumulés au cours des siècles n'était pas alors pratiquée par les archéologues ; ils ne se doutaient pas du secours

[1] *Mission de Phénicie.*

2

que devait être pour eux cette méthode stratigraphique. La céramique, lorsqu'elle ne se présentait pas sous forme de spécimens artistiques et intacts était absolument méprisée. Et pourtant ces humbles tessons rejetés jadis dans les décombres nous donnent souvent la date précise des monuments qu'ils accompagnent.

A l'époque de Renan une fouille archéologique était plus une fin qu'un moyen ; c'était l'exploitation méthodique d'un site susceptible de fournir des antiquités à un musée. Renan était de ceux qui prêtaient à l'archéologie des ambitions plus hautes, et il s'efforça d'imprimer à ses recherches une direction scientifique qui nous paraît encore insuffisante aujourd'hui, mais qui était un réel progrès sur les méthodes habituelles.

D'ailleurs Renan et Gaillardot auraient été capables de pressentir, dans leur sagacité, l'aide que pouvait leur apporter la méthode stratigraphique, s'ils s'étaient trouvés en présence de terrains archéologiques régulièrement constitués. Or cette condition ne se rencontre en Syrie, dont les couches supérieures du sol ont été bouleversées par les diverses civilisations qui s'y sont succédé tour à tour, qu'à de grandes profondeurs. Jusqu'à 5 ou 6 mètres tout a été remanié et ne dépasse pas l'époque grecque, dont la civilisation si florissante a accumulé une couche de débris d'une incroyable épaisseur. Les recherches de la mission n'atteignirent jamais une pareille profondeur.

Les antiquités rapportées par Renan proviennent de deux sources distinctes ; les unes ont été découvertes dans des fouilles régulières, les autres étaient apparentes. A cette époque, les indigènes n'attachaient pas encore à la possession des antiquités qui couvraient littéralement le sol de la Phénicie, le prix exagéré qu'ils lui attribuent aujourd'hui, et bon nombre des monuments décrits par Renan furent simplement récoltés dans les jardins, notam-

ment des inscriptions grecques dont la mission fit ample moisson.

Le Musée du Louvre doit la majeure partie de sa collection phénicienne à cette expédition ; c'est elle aussi qui posa les bases de l'archéologie phénicienne et le tableau qu'en traça Renan à ce moment n'exige que peu de retouches. Grâce aux travaux exécutés dans les divers chantiers jusqu'en septembre 1861, Renan put reconnaître le type du sanctuaire sémitique dans les ruines d'Amrit, les différentes modes de sépulture dont il établit la chronologie. Il s'attacha enfin à définir l'art phénicien mal connu jusqu'à cette époque.

En 1887 dans un terrain nommé Ayaa situé à l'est de Saïda, près du village d'Hélalieh où Renan avait déjà remarqué des « restes d'un caractère... spécialement phénicien », un paysan qui labourait son champ vit tout à coup le sol s'effondrer sous sa charrue : elle avait disparu dans l'ouverture d'un puits funéraire.

Le directeur du Musée impérial ottoman, Hamdy Bey, vint procéder aux fouilles que nécessitait cette découverte. La nécropole se composait de deux hypogées, le premier auquel on accédait par un puits de 10 m. de profondeur et de près de 4 mètres de côté avait été violé ; il contenait dix-sept sarcophages, dont sept sans aucune décoration ; l'autre encore intact contenait le plus ancien de la série ; une inscription phénicienne donna le nom de son possesseur : le roi Tabnit, père d'Eshmunazar dont on avait, trente ans auparavant, retrouvé le tombeau. Mais tandis que le sarcophage de Tabnit, comme celui de son fils, était de provenance égyptienne, que certains sarcophages du second hypogée étaient aussi égyptiens, la plupart des autres, en marbre blanc d'un travail admirable, révélaient l'influence grecque. Ces monuments sont connus sous le nom de sarcophages « d'Alexandre », du « Lycien »,

du « Satrape », des « Pleureuses ». De profonds bouleversements dans l'aménagement des tombes indiquaient une profanation de la nécropole suivie d'une interruption dans son activité, avant le temps où on l'abandonna pour toujours.

Tous ces sarcophages prirent le chemin de Constantinople et leur importance fut jugée telle que le Gouvernement ottoman construisit une annexe spéciale à son Musée pour les recevoir. La publication de la découverte fut assurée par un savant français, Théodore Reinach, en collaboration avec Hamdy Bey[1].

A la suite de ces découvertes, les indigènes, qui de tous temps recherchaient les tombeaux oubliés par les violateurs de sépulture, pour y récolter les quelques débris précieux ou les bijoux qui pouvaient s'y trouver, poursuivirent leurs travaux avec plus d'ardeur et trafiquèrent des antiquités qu'ils voyaient estimées des Européens ; ils ont causé des dommages irréparables.

A plusieurs reprises, Macridy Bey, conservateur au Musée de Constantinople, fut désigné pour diriger des fouilles en Phénicie, notamment à Sidon qui paraissait être le site le plus riche en antiquités, non seulement au point de vue du nombre, mais aussi pour la qualité de ce qu'on y recueillait. Il découvrit notamment, dans un jardin au pied du château de Sidon, des stèles funéraires peintes avec inscriptions, représentant des soldats d'époque séleucide ; ailleurs des sarcophages de types divers, et près de Tyr, en un endroit nommé Tell-el-Rachédieh des sépultures voutées dont l'ouverture circulaire était fermée par une dalle et dont chacune avait contenu plusieurs corps. Les cadavres avaient été déposés sur une banquette ménagée tout autour de la tombe; auprès

[1] *Une nécropole royale à Sidon.*

des ossements on put recueillir une abondante vaisselle funéraire[1].

C'est vers cette époque (1901) que des indigènes des environs de Saïda en démolissant un gros mur situé au flanc de la colline dominant le Nahr-Awali, à une heure au nord de la ville, trouvèrent à l'intérieur de ce mur des pierres à inscriptions phéniciennes ; Macridy Bey entreprit des travaux sur ce point connu sous le nom de Bostan-ech-Cheikh[2].

Par la suite une mission allemande y travailla, aux frais de M. von Landau, en collaboration avec Macridy Bey ; le site, déblayé, contenait les vestiges d'un sanctuaire phénicien. C'était, comme l'indiquaient les inscriptions, le temple consacré à Eshmun, l'Adonis phénicien, temple qui avait été restauré par le roi Bodashtart, de la lignée de Tabnit et d'Eshmunazar.

En 1914, le Gouvernement français désigna l'auteur de ce volume pour reprendre les fouilles de Saïda, en collaboration avec le Musée impérial ottoman représenté par Macridy Bey[3]. Les recherches, poursuivies dans la ville et dans ses environs furent interrompues par la guerre. Après l'occupation française et aussitôt que la situation politique le permit, le général Gouraud, Haut-Commissaire de France en Syrie et au Liban, souhaita voir reprendre les travaux, et je retournai à Saïda à l'automne de 1920.

Saïda est aujourd'hui une ville de 12.000 habitants, en majorité musulmans ; ses maisons se groupent autour d'un château fort dominant un promontoire qui délimite ainsi deux anses : l'ancien port égyptien au sud, dont il ne reste que le souvenir, et le port moderne au nord. Celui-ci n'est d'aucune utilité pour les grands navires qui doivent

[1] *A travers les nécropoles sidoniennes.*
[2] *Le temple d'Echmoun à Sidon.*
[3] *Mission à Sidon.*

mouiller au large ; il est ensablé depuis le temps de l'émir druse Fakhr-ed-Din, maître de Sidon au XVIIe siècle ; craignant une attaque des Turcs, il en fit combler l'entrée de façon à le rendre impraticable.

Tout autour de cette agglomération d'habitations, s'étendent à perte de vue les jardins d'orangers, d'abricotiers et de bananiers qui font la fortune de Saïda, puis viennent les premières pentes pierreuses et désolées du Liban.

L'ancienne ville occupait une superficie un peu supérieure à celle de la ville moderne ; néanmoins le cœur de la cité correspondait au centre de l'actuelle Sidon et les nécropoles parsemaient la zone occupée aujourd'hui par les jardins[1].

Pour le voyageur qui vient de Beyrouth, ce qui frappe la vue, tout d'abord, c'est le Château de la Mer, élevé par les Croisés sur un ilot à proximité du rivage, et réuni par un ancien pont à la terre ferme. Il date du XIIIe siècle et la façade regardant la terre est en assez bon état ; malheureusement la mer, toujours houleuse en cet endroit, a beaucoup endommagé l'intérieur.

A l'autre bout de la ville se dresse le château dit de Saint-Louis, mais qui est en réalité bien postérieur au XIIIe siècle. Il est bâti sur une éminence dominant la mer, et puisque ce fut de tous temps, par sa position, un lieu d'élection pour protéger et surveiller la ville, il était indiqué d'y entreprendre des travaux.

Nos pressentiments ne nous ont pas trompé ; tandis que jusqu'ici les fouilles régulières en Phénicie n'avaient pas donné de monuments antérieurs à la période perse, c'est-à-dire au VIe siècle avant J.-C., les sondages du Château nous ont amené jusqu'à la fin de l'âge du bronze, soit à

[1] *Deuxième Mission à Sidon.*

une période correspondant à l'an mille avant notre ère. Sur d'autres points du Château, j'ai retrouvé de très importants souterrains comblés en partie, plus bas encore des bâtiments d'époque romaine où l'on a eu la bonne fortune de découvrir des fragments d'ivoires gréco-romains, ayant beaucoup souffert du temps, mais d'un excellent travail.

Au sud de la ville, près de l'endroit où fut découvert jadis le sarcophage d'Eshmunazar, nous avons exploré les parties de la nécropole que n'avait pas fouillées Renan. Certaines tombes ont livré un mobilier funéraire intéressant, entre autres une charmante statuette de Vénus en bronze d'époque romaine, parfaitement conservée, avec les boucles d'oreilles et bagues de la défunte.

Ailleurs nous avons découvert un sarcophage représentant sur un petit côté le type du navire marchand phénicien, celui que la Bible appelle le « navire de Tharsis » ; c'est la première représentation de ce genre en Phénicie. Nos investigations se sont poursuivies tout autour de Sidon sur les collines qui dominent la ville. Au village d'Eulman, nous avons découvert une stèle en mosaïque qui avait appartenu à un riche tombeau. Cette stèle peut être datée du IV^e^ siècle de notre ère.

Au village de Kafer-Djarra nous avons trouvé des tombes en four de boulanger où les cadavres étaient déposés sans cercueil, à même le sol recouvert d'un lit de petits cailloux. Le mobilier funéraire de ces tombes, consistant en céramique et scarabées gravés, nous donne une date d'environ 1500 avant notre ère.

Enfin sur un chemin qui dévale des collines à la ville, un sondage a mis au jour deux sarcophages anthropoïdes du V^e^ et du IV^e^ siècle avant notre ère, du type de ceux que je décrirai tout à l'heure. Sur l'un d'eux, les touches de couleur rouge qui ornaient les cheveux et les yeux étaient absolument intactes.

Au flanc des premiers contreforts du Liban, nous avons ouvert une tombe ornée de peintures ; le contenu avait été pillé jadis par les violateurs de sépultures, mais on y voyait encore des traces de la décoration ; fresques à personnages, guirlandes, oiseaux, et des inscriptions commémorant les défunts.

Ces tombes autrefois très fréquentes dans la région sidonienne deviennent aujourd'hui assez rares, et malheureusement toutes celles qui ont été découvertes, il y a une cinquantaine d'années, ont perdu leur décoration.

Ces recherches ont été complétées par des sondages sur l'emplacement du Temple d'Eshmun ; ils ont confirmé et étendu les résultats obtenus par Macridy Bey.

L'intérêt de ces deux missions est d'avoir fait connaître une antiquité phénicienne dont jusqu'ici nous n'avions pas de témoins. Les trouvailles dues au hasard et les fouilles de Renan n'avaient pas dépassé l'époque perse, c'est-à-dire le VI^e^ siècle avant notre ère, date relativement basse en comparaison de la haute antiquité de la civilisation phénicienne. Les recherches de 1914 et de 1920 ont permis d'atteindre au Château de Saïda une couche stérile profonde, contiguë à des vestiges caractéristiques de l'époque appelée Cananéen moyen (1550-1100), qui doit correspondre au sac de la ville par les Phillistins (1180) ; au village de Kafer-Djarra, la nécropole peut être contemporaine en moyenne du XVI^e^ siècle avant notre ère.

Depuis 1920 les fouilles n'ont point cessé en Phénicie. M. E. de Lorey, (actuellement directeur de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans de Damas), a exploré en 1921 le site de Oumm-el-Amad au sud de Tyr. Renan avait déjà fait en ce lieu des fouilles superficielles. Mr. de Lorey a pu dégager certains points de la ville, florissante à l'époque gréco-romaine et abandonnée peu après.

Mme D. Le Lasseur dans deux campagnes, en 1921 et 1922, la seconde avec le concours de M. Pupil, s'est attachée à la région de Tyr[1]. Elle a exécuté de grands sondages sur un tertre dit Tell-el-Mash'ouq où se trouvaient sans doute les sanctuaires de la Tyr continentale ; à Djel-el-Amad elle a déblayé une tombe à peintures fort bien conservées, monument important pour l'étude de la peinture syrienne à l'époque gréco-romaine. M. Pupil a rapporté les éléments d'une topographie de la région.

Les recherches les plus fructueuses exécutées en Phénicie sont dues à M. Montet, professeur d'égyptologie à Strasbourg[2]. Dès 1919, M. Montet, visitant la ville de Djebail, l'ancienne Byblos (fig. 5) à 45 kilomètres au nord de Beyrouth, fut frappé de voir que les indigènes retrouvaient de temps en temps, dans un endroit bien délimité, des fragments sculptés de motifs ou de hiéroglyphes égyptiens. Ce fait rapproché de la trouvaille accidentelle d'un bas-relief dit « Stèle de Byblos » dont nous parlerons plus loin, et de la découverte, par Renan, de fragments de caractère analogue, détermina M. Montet à entreprendre des fouilles systématiques en ce lieu. Depuis 1921, quatre campagnes ont été exécutées. Dans la première, M. Montet a dégagé les ruines d'un temple incendié et, à la suite de cet événement, nivelé et recouvert d'un dallage. Dans les ruines se trouvaient réunies un certain nombre d'offrandes de provenance égyptienne datées par des cartouches de pharaons. Ces objets, principalement des vases, nous donnent les noms de Mycerinus, le constructeur d'une des grandes pyramides (IVe dynastie), d'Ounas (Ve dynastie) qui bâtit la pyramide à degrés et de Pépi II (VIe dynastie). Un cylindre à sceller les tablettes, d'époque thinite, c'est-à-dire de la période contemporaine du début des dynasties égyp-

[1] *Mission archéologique à Tyr.*
[2] *Les Egyptiens à Byblos.*

tiennes ou immédiatement antérieure, montre déjà la déesse de Byblos sous les traits d'une déesse égyptienne. A côté de ce temple se trouvait un second bâtiment ancien ; sur le devant de l'édifice se voient encore des restes de colosses analogues à ceux que les Egyptiens dressaient devant leurs sanctuaires.

Dans un dépôt de fondations contenu dans une jarre de terre se trouvaient des cachets en forme de scarabée, des bijoux, attribuables au Moyen Empire égyptien (vers 1800 avant notre ère) et à l'Ancien Empire.

De telles découvertes sont capitales pour l'histoire de la Phénicie. Nous savions par Plutarque (voir p. 45) que la ville de Byblos était associée aux mythes religieux les plus anciens de l'Egypte, mais, jusqu'aux recherches de M. Montet, rien ne permettait de voir dans le récit de l'historien grec autre chose qu'une légende. Nous avons maintenant la certitude que, dès le début de la période historique, la Phénicie et l'Egypte entretenaient d'étroites relations.

Les découvertes des campagnes suivantes ont montré que ces rapports ont continué à travers les siècles. Au début de 1922, un éboulement de la falaise près de l'enceinte du château de Byblos mit au jour, sans l'endommager un hypogée qu'alla déblayer M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie[1]. Cet hypogée contenait une tombe contemporaine de la XII^{e} dynastie égyptienne ; un de ses rois, Amenemhet III (vers 1800), avait envoyé au roi de Byblos son vassal, de nombreux présents qui firent partie du mobilier funéraire du roi phénicien.

M. Montet a depuis découvert trois autres tombeaux de rois phéniciens de la même époque, et un quatrième,

[1] *Découverte à Byblos d'un hypogée*, etc.

contemporain de Ramsès II (1292-1225) de la XIXe dynastie. Dans cette dernière tombe, se trouvait un sarcophage à représentations figurées qui est le premier témoin que nous possédons de l'art phénicien de cette période et sur le sarcophage est gravée une inscription phénicienne.

Là encore il s'agit d'une découverte de tout premier ordre. On admettait que l'alphabet phénicien avait été inventé et surtout propagé vers 1150 avant notre ère ; cette inscription du XIIIe siècle oblige à reviser nos données sur ce point.

Sur l'initiative du Service archéologique, M. P. E. Guigues a repris les recherches à Kafer-Djarra. Douze nouvelles tombes intactes y ont été découvertes depuis janvier 1924 ; c'est un gros appoint pour l'histoire archéologique de la Phénicie du sud au deuxième millénaire avant notre ère.

Cette activité des recherches archéologiques, due à l'initiative du général Gouraud alors qu'il était Haut-Commissaire en Syrie, a marché de pair avec l'organisation archéologique du pays. M. Chamonard, directeur du Service des Antiquités et M. Virolleaud qui lui a succédé, ont créé un musée d'antiquités à Beyrouth où iront dorénavant prendre place les monuments phéniciens trouvés en Syrie. Ce musée, qui est appelé à prendre une extension considérable, possède déjà des pièces intéressantes ; il deviendra sous peu une des collections dont l'étude sera indispensable au spécialiste de l'archéologie phénicienne.

De grands travaux ont été exécutés à Carthage par le P. Delattre, ancien représentant du Cardinal Lavigerie. De nombreux érudits chargés de missions officielles ont collaboré aux recherches entreprises par le Service des Antiquités de Tunisie.

Les monuments d'art phénicien les plus importants sont répartis dans quatre musées : celui du Louvre dont le fond

provient de la mission Renan et celui de Constantinople qui, jusqu'à 1914, recevait toutes les antiquités trouvées en Syrie ; ceux du Bardo à Tunis et de Carthage.

Des collectionneurs ont pu recueillir soit par leurs recherches personnelles, soit par achats, d'importantes séries d'œuvres d'art phéniciennes. Les plus intéressantes sont la collection du Consul de France Peretié, entrée au Louvre, celle de De Clercq à Paris, celle que le Dr Ford, directeur de la mission américaine, a formée et conserve à Saïda même.

Géographie

Géographie physique. — La Phénicie (Cf. carte, fig. 3) correspondait à la majeure partie du littoral de la Syrie actuelle ; elle avait pour limites, au sud, le Mont Carmel ; au nord, le territoire de la ville d'Aradus, ou Arvad, passé le fleuve Eleuthère (aujourd'hui Nahr-el-Kebir). A l'est, elle était bornée par la chaîne du Liban ; à l'ouest par la mer.

La Phénicie est formée de dépôts calcaires ; jusqu'à la fin de l'époque tertiaire, c'était un plateau recouvert par les eaux. Dans les calcaires du Liban on a dénombré cinquante espèces de poissons fossiles dont quelques-unes sont caractéristiques de l'époque crétacée. Lors du bouleversement qui créa la dépression méditerranéenne, les eaux se retirèrent ; en même temps cette dislocation déterminait dans le plateau des lignes de rupture d'où provinrent les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban. Des éruptions volcaniques se produisirent selon ces lignes ; ceci explique les masses de lave que l'on rencontre dans le Hauran, au sud de Damas, et dans le Safa, à l'est de Damas.

La situation géographique de la Phénicie rend compte de

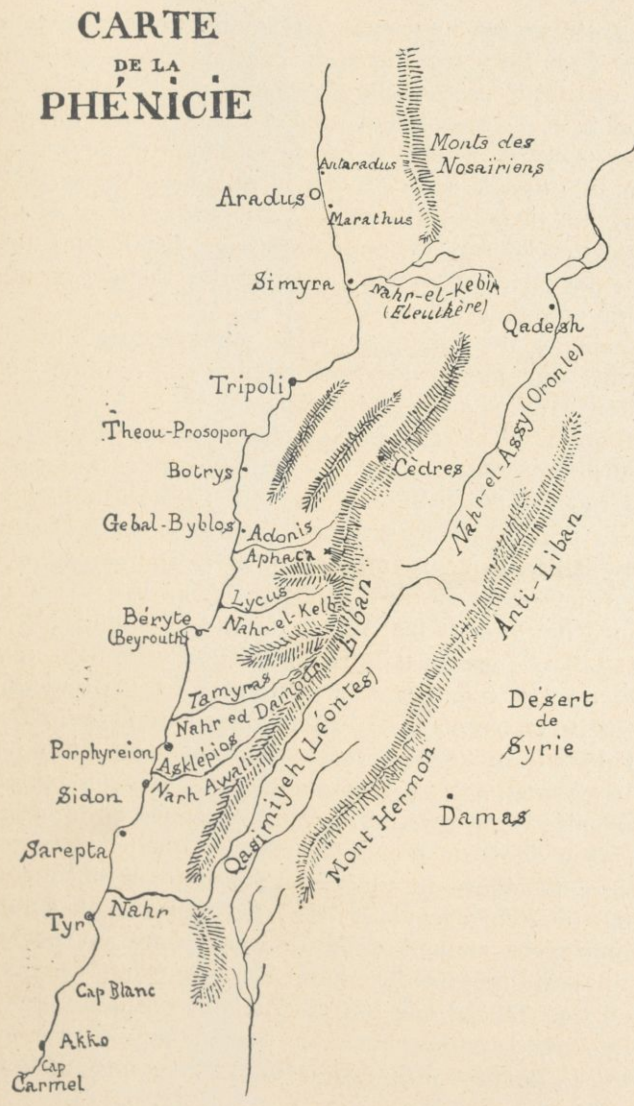


Fig. 3. Carte de la Phénicie.

la destinée de ses habitants. Les Phéniciens ne pouvaient espérer tirer leurs ressources de l'agriculture. C'est seulement au nord, près de l'embouchure de l'Eleuthère, et au sud près d'Acre (Akko), que s'étendent de véritables plaines. Ailleurs, à part la région de Sidon et de Tyr qui constituait depuis le Cap Blanc jusqu'à l'Asklepios (Nahr-Awali), la « plaine de Phénicie », la montagne suit de près le rivage et les espaces cultivables sont insuffisants pour l'alimentation d'un peuple ; l'avenir des Phéniciens était donc du côté de la mer.

La chaîne du Liban, dont le nom signifie « blanc », fait suite aux monts des Nosaïriens et à l'Amanus ; elle commence au sud du Nahr-el-Kebir et se termine à la vallée que s'est creusée le Nahr-Qasimiyeh ; elle s'étend sur 100 kilomètres de longueur et dépasse en certains points 3.000 mètres d'altitude. C'est une barrière difficile à franchir, dont les défilés sont haut placés ; le col de Mughitteh qu'utilise la route de Beyrouth à Damas est situé à 1.500 mètres. A l'est du Liban, parallèle à lui, mais d'une moindre hauteur (2.860 m. au Grand Hermon), s'étend l'Anti-Liban, puis au delà le désert de Syrie. La vallée, longue de 112 kilomètres, située entre les deux chaînes, très fertile et connue aujourd'hui sous le nom de la Beka (la Cœlesyrie, la « Syrie creuse » des Anciens), était pour les Phéniciens d'accès peu commode et de contrôle malaisé.

Par suite de la proximité des montagnes de la côte, il ne peut y avoir de grands fleuves en Phénicie ; ce sont des torrents débordant à la saison des pluies et au contraire à demi desséchés pendant l'été. Entre les deux chaînes de montagnes coulent deux fleuves (*Nahr*, en Arabe) ; l'un, l'Oronte (aujourd'hui Nahr-el-Assy) prend sa source dans l'Anti-Liban, non loin de Balbek et remonte vers le nord pour se jeter dans la mer après avoir baigné Antioche ; l'autre, le Leontes (aujourd'hui Litani), traverse un défilé

au niveau du Grand Hermon, massif situé au sud de l'Anti-Liban, et atteint la Méditerranée près de Sour, sous le nom de Nahr-el-Qasimiyeh.

Les Phéniciens se trouvaient donc confinés dans une bande de terre assez étroite puisque le Liban, distant au plus de 50 kilomètres de la mer, s'en rapproche en certains points jusqu'à 12, 15 kilomètres, et la côtoie en d'autres endroits. Par surcroît, cette bande de terre se trouve elle-même divisée en plusieurs secteurs isolés par les prolongements montagneux que le Liban envoie vers la mer, et cette barrière est bien réelle. La plupart des arêtes rocheuses détachées du Liban finissent à pic dans la mer ; aucune route ne les contournait jadis ; tout au plus un étroit chemin était-il taillé à mi-hauteur du flanc de la montagne.

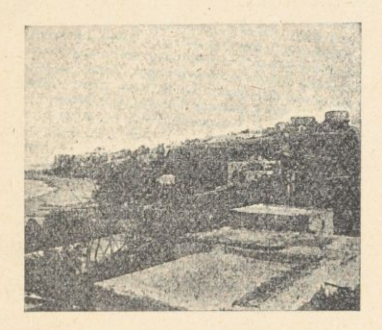


Fig. 4. Sidon ; ville et port égyptien

Tel est le cas du *ras* (c'est-à-dire cap) el-Kelb, au nord de Beyrouth ; on y voit près du sommet le sentier antique, puis au-dessous la voie qu'ont suivie les conquérants Egyptiens, Assyriens et les Romains, avec des inscriptions rappelant leur passage. En bas, où grâce à l'outillage moderne on a pu entailler plus facilement le rocher, se trouvent la route du tramway à vapeur et celle des voitures.

Il fallait donc ou bien faire un détour par l'intérieur pour franchir ces éperons rocheux, ou bien creuser dans le roc de véritables degrés qui s'élevaient comme de gigantesques escaliers ; c'est de là que vient, dit-on, le nom d'Echelles du Levant qui n'est que la traduction du terme qu'employaient les anciens pour désigner ces passages. Selon

d'autres, ce nom est dû à la succession régulière des ports échelonnés le long de la côte. C'était encore par mer que la communication était le plus facile d'une ville à l'autre. Cette configuration est une des raisons pour lesquelles la Phénicie n'a jamais formé un véritable royaume, mais une série de petits états dont tantôt l'un, tantôt l'autre avait la suprématie.

Tirant au mieux parti de la situation, les Phéniciens fondèrent leurs villes sur des caps, choisissant de préférence le point où une île se trouvait près du rivage comme à Aradus, à Sidon et à Tyr. Ils y installaient leur principal établissement et toute la population ralliait l'île en cas d'invasion. Cette position sur les caps assurait ainsi aux villes deux ports l'un au nord, l'autre au sud, où se réfugiaient les bateaux selon que la saison faisait prédominer les vents du sud ou du nord ; c'est le cas par exemple, de Sidon et de Tyr (fig. 6). Ces villes étaient en général à telle distance, qu'une journée au plus de navigation les séparait. Nous aurons occasion d'énumérer plus loin les principales.



Fig. 5. Djebail *(Byblos).*
Débris de colonnes dans le port.

Il semble que le climat de la Phénicie ait dû être ce qu'il est aujourd'hui. Le printemps vient de bonne heure, dès le mois de mars, les pluies se font rares et la chaleur augmente peu à peu. Les moissons sont mûres à partir du mois de mai ; puis vient un été sec et très chaud qui brûle toute végétation partout où il n'y a pas d'irrigation. Vers le milieu d'octobre, la température s'adoucit, les

pluies commencent ; d'abord espacées, puis de plus en plus fréquentes, elles durent tout l'hiver ; ce sont des trombes d'eau qui imbibent profondément la terre ; leur excédent ne disparaît que par évaporation, par suite de la nature fréquemment argileuse du sous-sol. Il est probable que les fleuves de l'ancienne Phénicie couverte de forêts avaient un débit moins capricieux qu'aujourd'hui où le déboisement est total : les pluies torrentielles ont dénudé les pentes et transformé peu à peu le Liban en une chaîne de montagnes rocheuses et arides.



Fig. 6. Tyr : le port.

Le sous-sol de la Phénicie ne paraît pas très riche; la pierre du pays est un calcaire sableux assez tendre et peu résistant, ou même un calcaire blanc que l'humidité délite facilement. Le Liban, cependant, contient des marbres et des brèches ; quelques lignites sont mêlées au grès ; on a trouvé du fer dans les montagnes du Kesraouan (région de Beyrouth), et des Druses (nord-ouest du Hauran).

Flore. — La flore était à peu près la même que de nos jours ; cependant, l'oranger, richesse actuelle de certains points de la côte, comme Saïda, n'était pas acclimaté jadis en Phénicie.

Le palmier, rare aujourd'hui, était plus abondant ; mais il n'est pas certain que le mot Phénicie, qui vient du Grec *phoinix*, signifie pays « des palmiers » ; la racine qui a donné le mot phoinix comporte d'autres sens. La contrée était déjà célèbre pour ses arbres fruitiers, oliviers,

sycomores, figuiers, et pour ses vignes. Certaines de ces espèces étaient rares ou même inconnues en Egypte. Lorsque le pharaon Thoutmès III, au XIVe siècle avant notre ère fit une expédition en Syrie, il grava sur les murs du temple de Karnak le récit de ses exploits et n'oublia pas de représenter les fruits de la région qui avaient le plus frappé les Egyptiens ; on y reconnaît le raisin et les grenades[1].

Le pays était richement boisé et le Liban couvert de forêts qui le rendaient encore plus infranchissable ; l'auteur du papyrus Anastasi nº I, qui date de l'époque de Ramsès II (XIIIe siècle avant J.-C.), décrit les forêts impénétrables du Liban[2].

Toutes les essences de montagnes : chênes, noyers, arbres à résine, pins et cyprès, y étaient représentées selon l'altitude, mais c'étaient surtout les cèdres qui constituaient la richesse du Liban ; l'odeur qu'ils répandaient au loin avait fait donner au Liban le nom de « montagne des parfums ». Aujourd'hui, il n'y reste plus qu'un petit bois de cèdres, dans la région du Djebel-el-Khodhid, au voisinage de la source du Nahr-Qadischa à près de 2.000 mètres d'altitude. Encore a-t-il fallu que le Patriarche des Maronites ait pris sous sa protection les rares spécimens qui survivent ; sans cela le *Cedrus Libani* aurait maintenant disparu. On a depuis longtemps compris les conséquences désastreuses pour le pays de cette exploitation forestière intensive, mais lorsqu'on a voulu reboiser la montagne on s'est heurté à un obstacle jusqu'ici insurmontable : l'habitude qu'ont les indigènes de laisser paître au hasard leurs innombrables troupeaux de chèvres ; celles-ci détruisent aussi sûrement les jeunes pousses que les vols de sauterelles s'abattant sur une plantation.

[1] Mariette-Bey. *Karnak*, 1875. pl. 28 a, 30 a, 31 a.
[2] Cf. Chabas. *Voyage d'un Egyptien*, p. 116-155.

Dans la plaine et sur les premières pentes du Liban, les Phéniciens cultivaient les céréales, les légumes et le lin ; ils devaient connaître le coton dont on a retrouvé des graines dans certains tombeaux égyptiens, mais il n'est pas sûr qu'ils l'aient acclimaté chez eux.

Lorsque les Egyptiens font campagne en Syrie, ils sont émerveillés de la richesse du pays ; les textes, parlant de la région de l'Oronte (pays de Zahi), nous disent qu'on y trouva « les jardins pleins de fruits, les vins dans les pressoirs ruisselant comme des flots d'eau, les blés sur les terrasses en tel excès qu'ils étaient plus abondants que les grains de sable sur les grèves »[1].

Faune. — Les animaux sauvages étaient ceux d'une contrée montagneuse ; l'once, la panthère, et, parmi ceux qui subsistent encore, l'ours, la hyène, le loup, le chacal et le renard ; parmi les animaux domestiques, l'âne, le bœuf à petites cornes dit *bos brachyceros*, le buffle et le bœuf à bosse, le mouton et la chèvre ; le cheval ne dut arriver en Phénicie qu'au début du second millénaire avant notre ère, ainsi que le chameau. Les oiseaux sont ceux de nos climats.

Comme il était naturel, le poisson très abondant sur la côte syrienne offrait une grande ressource pour l'alimentation ; mais certaines rivières recélaient un hôte incommode, le crocodile, d'une espèce beaucoup plus petite que celui du Nil mais cependant encore dangereux ; les serpents étaient assez fréquents en Phénicie ainsi que les différentes variétés du lézard ; parmi les insectes nuisibles, nous devons citer les scorpions et les sauterelles qui viennent du désert de l'est.

[1] Sethe. *Urkunden*, IV, 687.

Géographie politique. — La population de la Phénicie était assez dense ; les textes mentionnent vingt-cinq villes importantes sur son territoire ; en réalité beaucoup furent de simples bourgades, et les villes ayant exercé une action politique de quelque durée sont peu nombreuses. Le voyageur qui suivait la côte, du nord au sud, rencontrait Aradus (Rouad) située sur une île, et dont Strabon[1] nous a laissé la description pour l'époque gréco-romaine ; autour de l'île s'élevait une muraille cyclopéenne servant à la fois de digue et de rempart. En face d'Aradus, sur la côte, s'élevaient Antaradus (Tortose), puis Marathus (Amrit), qui gardent encore des traces de leur importance passée. Venaient ensuite Simyra et l'embouchure de l'Eleuthère (Nahr-el-Kebir), et, au Ras-el-Mina : Tripoli qui doit sa naissance à un établissement phénicien où trois villes, Tyr, Sidon et Aradus avaient chacune un quartier particulier.

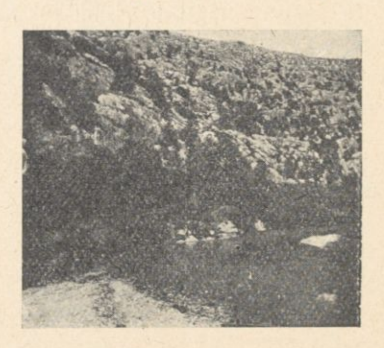


Fig. 7. Le fleuve Nahr-El-Kelb

Après le promontoire nommé le Theou-Prosopon (Ras-ech-Chakka), s'élevaient Botrys (Batroun) et Gebal (Djebail, la Byblos des Grecs) ; on rencontrait ensuite l'embouchure de l'Adonis (Nahr-Ibrahim) qui prend sa source dans le Liban à Aphaca (Afka), celle du Lycus (Nahr-el-Kelb) (fig.7) qui vient de la région du mont Sannin (2.608 m.) et la ville de Béryte que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Beyrouth, sur le cap du même nom,

[1] XVI, II, 13.

le plus grand promontoire de la côte entre Aradus et le Carmel.

Après la ville d'Heldua (Han-Haldi), l'embouchure du Tamyras (Nahr-ed-Damour), la ville de Porphyrion (Djiyeh), l'embouchure de l'Asklepios (Nahr-Awali), on arrivait à Sidon (Saïda), édifiée moitié sur une île moitié sur le rivage. Le territoire de Sidon finissait au cap Sarepta (Sarafend) ; après Ornithopolis (Adloun), le voyageur rencontrait l'embouchure du Leontes (Nahr-el-Qasimyeh) et Tyr (Sour), construite à l'origine sur une île qu'Alexandre le Grand rattacha au continent par une digue, lorsqu'il assiégea la ville. Plus au sud le cap Blanc (Ras-el-Abiad), le cap Nakoura et le cap Carmel, limite de la Phénicie comme il l'est de la Syrie actuelle.

Les plus importantes de ces cités phéniciennes au point de vue politique et au point de vue religieux furent Gebal, centre de culte vénéré. Sidon qui se qualifiait de « mère en Canaan », et Tyr qui, outre sa prospérité commerciale joua un grand rôle dans la constitution des dogmes de la religion phénicienne.

La Phénicie se présente donc comme un passage étroit entre l'Afrique et l'Asie, puisqu'au delà du Liban s'étend le Grand Désert de Syrie, pratiquement infranchissable. Au contraire, par la Palestine au sud, la Phénicie se trouve reliée à la presqu'île du Sinaï et à l'Egypte ; au nord la liaison se fait avec les hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate. On conçoit que la Phénicie ne pouvait rester isolée au milieu des rivalités de l'ancien monde ; il lui fallait les subir ou prendre parti. Sa possession nécessaire à un grand empire en raison des ressources qu'elle tirait de son commerce et de la flotte qu'elle mettait à la disposition du vainqueur, était aussi d'utilité stratégique. C'était, pour celui qui la possédait, une porte ouverte soit sur l'Afrique, soit sur l'Asie, une « marche » qui constituait

un rempart pour soi-même et un point de départ à une invasion future.

L'Arrière-pays. — A la période où les documents abondent, au premier millénaire avant notre ère, la Phénicie dont la dernière ville vers le sud est Tyr, touche à la Philistie, et au sud-est à la Palestine, c'est-à-dire au royaume d'Israel. Plus au sud se trouve le royaume de Juda, et après la barrière du désert, le Sinaï et l'Egypte.

A l'est de la Phénicie, après la double chaîne du Liban et de l'Anti-Liban qui abrite dans sa dépression centrale la plaine de Cœlé-Syrie (Beka), s'étend l'oasis de Damas, puis le désert. Au nord-est, cette plaine rejoint la Haute-Syrie qui va du nord d'Arvad, la plus septentrionale des villes phéniciennes, jusqu'à l'Euphrate.

Toute cette Haute-Syrie est partagée en petits états dont le plus important est celui de Damas. La population y est sémitique, de cette variété qu'on nomme au premier millénaire Araméenne. Elle est mélangée de Hittites non sémitiques, originaires de l'Asie Mineure qui ont émigré dans la Haute-Syrie.

Voyons quelle était la situation avant le premier millénaire.

A la période préhistorique, plus de 3000 ans avant notre ère, le pays au sud et au sud-est de la Phénicie paraît habité par une race petite, brachycéphale, habitant des cavernes et y disposant ses lieux de culte. Au début de la période historique les Sémites se sont répandus dans les pays ; ils forment des tribus sédentaires connues par les Egyptiens sous le nom de Amu (nomades), Heriu-sha (ceux qui sont sur les sables), mais les habitants des cavernes n'ont pas encore disparu et c'est sans doute eux que les Egyptiens désignent sous le nom de Iuntiu.

La Haute-Syrie est alors connue sous le nom d'Amurru

(pays de l'Ouest) ; c'est un réservoir de Sémites d'où les migrations partiront vers le nord au delà du Taurus, vers l'est en Babylonie.

Au second millénaire, tout l'arrière pays (y compris la Phénicie), est connu sous le nom de Canaan. Aux éléments sémitiques divers qui composent sa population, se joignent les Hittites descendus d'Asie Mineure, dont on saisit l'influence jusqu'au niveau de la Mer Morte. Pendant toute la première moitié du second millénaire, l'influence cananéenne prévaut en Egypte (Hyksos) ; durant la seconde moitié, l'Egypte est suzeraine de toute la région.

Histoire[1]

Chronologie. — Il est assez naturel, quand on considère le peu de renseignements qui sont venus jusqu'à nous sur les événements des plus anciennes périodes, qu'il soit très difficile de mettre une date exacte sous les faits historiques dont le souvenir nous a été conservé.

Les sources qui ont fait autorité jusqu'à l'époque où l'on a pu déchiffrer les documents provenant des Egyptiens, des Assyriens et des Phéniciens, étaient les auteurs grecs et latins et la Bible. Celle-ci reste à peu près muette sur les événements auxquels les ancêtres des Israélites n'ont pas été mêlés. Les historiens grecs et latins, dont les plus anciens écrivent quelques siècles avant notre ère, ont recueilli des traditions de valeur inégale ; ils se contredisent fréquemment.

Les textes égyptiens ou assyriens plus proches de la période dont ils transmettent les événements sont une source de grande valeur. Les uns, à propos d'un fait,

[1] Nous donnons, p. 374 un tableau synchronique des principaux événements de l'histoire des peuples de l'Asie Occidentale.

indiquent le nombre d'années qui le sépare de tel autre. On est ainsi en présence de jalons, de cadres que l'on remplira peu à peu. D'autres rapportent des séries d'événements, notamment des années de règne par listes. Il n'y a plus qu'à les ajouter, à condition de connaître un point de départ. Mais ces données, comme les précédentes, se contredisent souvent.

Deux autres méthodes auxiliaires permettent de tirer parti des documents anciens. L'une est la méthode archéologique de comparaison. Soient des événements contemporains dans plusieurs civilisations ; la date de l'un entraînera celle des autres, Dans une tombe phénicienne où se rencontrent des objets phéniciens, égyptiens, égéens, babyloniens, ces objets ayant chance d'avoir à peu près même date, si l'on connaît la date des uns on en déduit celle des autres. On détermine ainsi de grandes périodes de civilisation dont on essaie ensuite de serrer les éléments de plus près.

La seconde méthode auxiliaire est celle de l'astronomie. Beaucoup d'observations astronomiques ont été consignées dans les documents que nous ont laissés les Egyptiens et les Babyloniens. La plupart sont inutilisables ; quelques-unes, grâce aux perfectionnement des méthodes astronomiques, peuvent être rigoureusement situées dans le temps.

On a pu ainsi déterminer certaines dates fixes autour desquelles, avec le secours des listes, des renseignements épars, des recoupements comparatifs d'une civilisation à une autre, on a pu restituer d'une façon plausible la chronologie.

Elle n'est cependant pas immuable et bien souvent l'apparition d'un document entraîne la conviction de quelques archéologues en faveur d'importantes modifications ; c'est ce qui fait que selon les manuels les chronologies diffèrent souvent quelque peu.

Pour les pays tels que le monde Egéen (îles de la mer Egée et continent : Troade et Mycènes), l'arrière-pays de Canaan où les faits historiques sont, à haute époque, très clairsemés, on s'est avisé d'un classement archéologique basé sur la nature des produits, surtout céramiques, recueillis dans les fouilles. Ce classement auquel on peut attribuer des dates générales très larges permet de situer les nouvelles découvertes dans le cadre qu'il fournit. On a d'ailleurs adopté une classification analogue pour les régions occidentales lorsqu'on parle de l'âge du bronze et de l'âge du fer.

C'est ainsi qu'on a distingué en Syrie-Palestine le Cananéen Ancien (d'environ 3000 à 1550), le Cananéen Moyen (d'environ 1550 à 1100), et le Cananéen Récent (de 1100-332 conquête d'Alexandre) (cf. p. 203).

Les événements de cette dernière période sont d'ailleurs datables chronologiquement. Je donne à la fin du volume un tableau synchronique des grands faits historiques pour la Phénicie, l'Egypte, l'Assyro-Babylonie, le monde Hittite et l'Egée, dont les rapports ont été constants au cours de l'histoire.

Age de la pierre. — La Phénicie fut habitée dès la plus haute antiquité

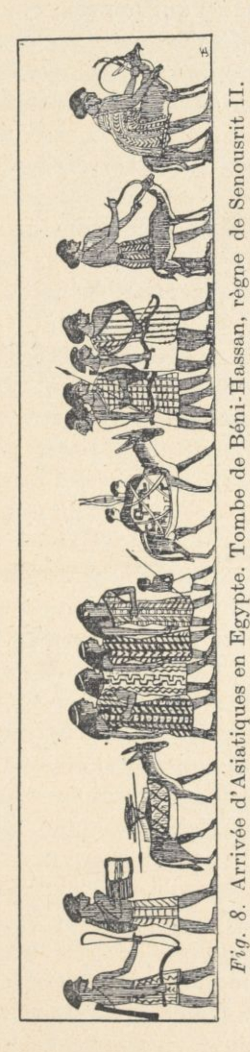


Fig. 8. Arrivée d'Asiatiques en Egypte. Tombe de Béni-Hassan, règne de Senousrit II.

ainsi que le prouvent les sites préhistoriques ; la plupart ont été découverts par hasard et tous n'ont pas été scientifiquement explorés. De l'âge de la pierre taillée, c'est-à-dire de l'époque paléolithique, sont les stations du Nahr-el-Djoz au nord de Batroun, entre Djebail et Tripoli, du Nahr-Ibrahim, du Nahr-Beyrouth, celle d'Adloun au sud de Saïda. Certains de ces abris, riches en silex taillés et ne contenant pas de poterie, ont été réutilisés par la suite : c'est ainsi qu'à Adloun des couches préhistoriques ont été creusées pour servir de nouveau d'abris. Les Romains ont également retaillé les vieilles stratifications de débris du Ras-el-Kelb près de Beyrouth. Ces débris renferment des os de *Bison priscus*, *Cervus mesopotamicus*, chèvres sauvages, ours, etc. en un mot de nombreuses espèces dont nous trouvons aujourd'hui dans le pays les formes évoluées.

Les stations datant de l'âge de la pierre polie, ou néolithiques, sont celles du Nahr et du Ras-el-Kelb, et celle du Nahr-Zaharani, à une heure de Saïda, station qui paraît, d'après les nombreux éclats de silex qu'on y rencontre, avoir été un centre très actif.

De tous ces sites, celui d'Antélias, entre Beyrouth et le Nahr-el-Kelb semble avoir été le plus prospère. Mais si ces stations préhistoriques nous assurent de l'occupation du pays dès l'époque la plus ancienne, elles ne nous donnent aucun renseignement sur la population qui les habitait, et c'est beaucoup plus tard que commence pour nous la période historique.

Apparition de la Phénicie dans l'histoire : Byblos et les relations de l'Asie avec l'Egypte. — Comme il arrive fréquemment dans les récits des historiens de l'antiquité, les plus anciens témoignages que nous possédons sur la Phénicie sont en partie légendaires. Les fondations de villes sont

le fait des dieux. Les mythes Tyriens[1] rapportaient qu'après la création du monde vint une race de demi-dieux, puis de géants qui inventèrent tout ce qui devait être utile à l'humanité ; l'un d'eux, Ousoos le chasseur, osa le premier s'aventurer en mer sur un tronc d'arbre ; il atterrit sur une île de la côte syrienne, y éleva deux colonnes, l'une au feu, l'autre au vent, répandit le sang des animaux qu'il avait attrapés à la chasse et fonda en même temps la ville de Tyr et la religion qu'on y pratiqua par la suite.

Pour d'autres[2], l'île de Tyr flottait sur la mer et abritait l'olivier d'Ashtart sur lequel veillaient un aigle et un serpent. L'île devait cesser d'aller à la dérive lorsque quelqu'un réussirait à sacrifier l'aigle aux dieux. Ousoos, qu'il faut assimiler à Héraclès, y parvint et depuis les dieux ne cessèrent d'habiter Tyr ; c'est là qu'Ashtart naquit[3]. Hérodote[4] qui visita le pays vers 450 avant notre ère nous rapporte que les prêtres de Tyr lui assurèrent que le temple de Melqart fut bâti en même temps que la ville, 2.300 ans environ avant l'époque de sa visite, ce qui donne la date de : 750.

Justin[5], au contraire, affirme que Tyr fut fondée un an avant la prise de Troie. « Les Sidoniens longtemps après la fondation de leur ville furent battus par le roi d'Ascalon, ils vinrent par bateaux à Tyr et fondèrent la ville un an avant la chute de Troie ». Cet événement ayant eu lieu vers 1100 avant notre ère, la fondation de Tyr daterait de 1200 environ. L'erreur est manifeste puisque les lettres de Tell-el-Amarna, de plusieurs siècles antérieures, nous ont conservé la correspondance des rois de Tyr de cette époque. L'erreur s'explique peut-être si l'on se rappelle

[1] Eusèbe. *Préparation à la vie évangélique* 1, 9, 10.
[2] Nonnus. *Dionysiaca*, XIV, 428.
[3] Ciceron. *De natura deorum* III 23.
[4] II, 44.
[5] XVIII, 3.

que Ménandre d'Ephèse[1] fixe le commencement de l'ère de Tyr à 1198. Justin aurait attribué à la fondation de Tyr une date qui correspondait seulement à une période de reviviscence de la cité, et Josèphe l'aurait à peu près suivi en déclarant que la ville fut bâtie 240 ans avant la construction du Temple de Jérusalem (sous Salomon en 950 env.).

A la lumière des découvertes récentes, la date donnée par Hérodote, et considérée comme date générale, paraît être d'accord avec la réalité. Nous savons qu'au XXIX[e] siècle avant notre ère, une forte émigration de Sémites partit du nord de la Syrie, que les anciens Babyloniens connaissaient sous le nom de pays d'Amurru (pays de l'ouest). Ces Sémites qui fondent la dynastie d'Agadé avec les rois Sargon et Naram-Sin furent de grands conquérants. Les récits mi-historiques, mi-légendaires de cette période[2] nous les montrent franchissant le Taurus et s'établissant en Cappadoce. De vrai, nous connaissons par des tablettes cunéiformes[3] découvertes près de l'ancienne Césarée de Cappadoce l'existence certaine, au XXV[e] siècle avant notre ère, d'une colonie sémitique installée depuis déjà longtemps en cet endroit.

On avait pensé que Sargon I avait même poussé jusqu'à l'île de Chypre, mais on a depuis objecté qu'il s'agissait[4] non pas de la mer de l'ouest mais de celle de l'est, c'est-à-dire du Golfe Persique. Quoiqu'il en soit de cette interprétation et s'il paraît opportun d'abandonner l'idée d'une expédition de Sargon en Chypre, il n'en reste pas moins probable que ce mouvement sémitique parti des portes de la Phénicie et assez fort pour essaimer en Mésopotamie et en Asie Mineure, dut projeter une ramification le long

[1] Cité par F. Josèphe. *Antiquités Judaïques* VIII, 3, 1 et *Contre Appion* I, 18.
[2] Cf. *Syria* 1923, p. 251-252.
[3] G. Contenau, *Trente tablettes cappadociennes*.
[4] L. W. King, *Chronicles concerning Early Babylonian Kings* I, 2. 1907.

de la côte syrienne. La date du XXVIII^e siècle donnée par Hérodote pour la fondation de Tyr correspondrait donc assez bien à l'établissement durable et prépondérant des Sémites dans le pays.

Les fouilles de M. Montet nous ont mieux renseignés sur Byblos et nous ont démontré qu'un fond de vérité malheureusement très obscurci par les agréments de la fable, se cache souvent dans les mythes et les légendes que nous ont légués les historiens de l'antiquité.

Plutarque nous dit qu'Osiris ayant été mis traîtreusement à mort par son frère Set, fut enfermé dans un coffre qu'on jeta à la mer. Le coffre porté par les courants vint atterrir sur le rivage de la ville de Byblos et se fixa entre les branches d'un tamaris. L'arbre en se développant incorpora le cadavre d'Osiris. Isis son épouse, qui en fut informée, vint rechercher le corps de son mari. Mais le roi de Byblos émerveillé de la grosseur de l'arbre l'avait fait couper pour en faire un pilier dans son palais. Isis ayant pénétré dans le palais comme servante finit par avouer la vérité et le roi lui laissa emporter le pilier qui contenait le corps de son époux[1]. On avait supposé qu'il fallait voir dans ce récit une simple légende de basse époque. Nous savons maintenant qu'il conserve le souvenir d'un fait historique, l'extrême ancienneté des rapports entre l'Egypte et la Phénicie. Nous aurons même l'occasion de voir, au chapitre sur la religion (p.117) que ces rapports ne furent pas seulement commerciaux mais religieux. Les offrandes au Temple de Byblos : cylindre d'époque thinite (3300 - 3000), vases aux noms de Mycérinus (XXVIII^e siècle), Ounas, et Pépi (XXVI^e siècle) sont le témoignage d'une continuité dans ces rapports et de leur mise en pratique dès avant l'époque historique. Du point de vue politique cette

[1] *De Iside et Osiride*, XIV et suiv.

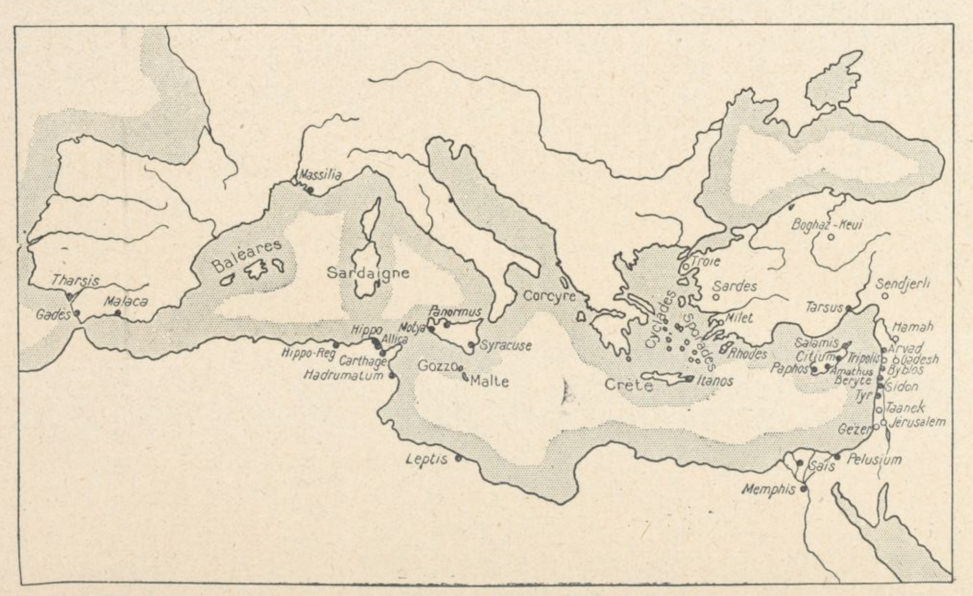


Fig. 9. Carte des colonies ou comptoirs phéniciens.

expansion de l'Ancien Empire si contraire à ses habitudes s'explique par le besoin impérieux que l'Egypte avait des cèdres et des sapins du Liban. L'Egypte tirait les aromates, dont elle faisait une grande consommation, du pays de Punt situé au sud de l'Egypte. Faute de bois pour ses vaisseaux, elle devait renoncer aux produits de Punt. Les rapports avec les Phéniciens, déjà productifs par eux-mêmes de denrées de toutes sortes, étaient une condition de ces expéditions.

Par la suite, les relations continuent entre l'Egypte et Byblos, dont le nom phénicien Gebal était connu des Egyptiens sous le nom de Keben jusqu'à la XII^e^ dynastie, puis Kepen après cette date. Tandis que l'Egypte en possession des mines de turquoises du Sinaï accumule les forteresses pour garder sa frontière terrestre des incursions des Sémites nomades, les expéditions maritimes continuent.

Pour le règne de Snefru (vers 2840), la pierre dite « de Palerme » mentionne l'arrivée en Egypte de 40 navires chargés de cèdres. Sous Sahuré (V^e^ dynastie, vers 2670) à ce que nous apprennent les reliefs du temple du Soleil élevé par ce roi, il y eut une expédition maritime en Asie qui ramena un important butin et de nombreux prisonniers Asiatiques. Sous la VI^e^ dynastie, vers 2500 Pepi 1^er^ mobilise et fait une expédition par terre en Syrie en même temps qu'il appuie son action militaire par une expédition maritime.

Plus tard les rois d'Egypte doivent encore faire face à des incursions de pillards[1] (IX^e^ dynastie, vers 2250).

Cette perpétuelle infiltration des nomades contre laquelle doit se défendre l'Egypte (fig. 8) est pittoresquement dépeinte dans un morceau littéraire attribué au père du roi Merikara de la IX^e^ dynastie (vers 2250). Le compositeur fait dire

[1] *Pap. 116 de Petersbourg*: Gardiner, *Journ. of Egyptian Archæology*. Lond. I. p. II.

TABLE DES MATIÈRES DU CHAPITRE ANNEXE

I

II

LES FOUILLES DE BYBLOS

III

LES FOUILLES DE RAS-SHAMRA

IV

CONCLUSION




Avec le soutien du
CNL
Centre national du livre